

UNE FEMME

Les cheveux décoiffés. Un nez pas droit, presque un peu grand. Un œil à peine plus ouvert que l'autre. Elle était belle. Pas une beauté trop lisse, trop propre, trop symétrique. Non. Une beauté brute, sauvage.

À dix-neuf ans, elle posait sur le monde un regard curieux, à sens unique. Ouvert sur l'extérieur, impénétrable de là-bas. Elle avait perdu la naïveté dont elle aurait du être l'objet. Elle se contentait d'observer. Sans filtre.

Là, elle observait la lune. Un mince croissant découpé dans le ciel. Couchée sur son matelas, elle le scrutait à travers son velux, tendant les doigts, comme pour l'attraper. Si blanc, si net. Il tranchait la noirceur de ce ciel sans étoiles. Un croissant froid, coupant, comme un rêve flou qu'elle rêvait pourtant d'attraper. Ignorant les risques, elle tendait les doigts, ouvrait ses bras à l'inconnu.

Elle était arrivée à un point où observer ne lui suffisait plus. Elle voulait expérimenter. Tout expérimenter.

Elle avait soif. Une soif physique, totale. Son corps avait soif, son cœur avait soif, son âme avait soif. Elle n'était pas grand chose. Un cerveau et un cœur enfermés dans un amas d'os, de chair, de peau. Une parmi tant d'autres. La brûlure de la banalité l'avait menée au désir de l'individualité. Elle observa sa chambre, sa table de nuit, son lit, ses habits éparpillés un peu partout, son sac de sport qui pendait négligemment de la porte de son armoire. Elle regarda ce qui représentait sa vie à cet instant-là, et nota la triste sobriété qui s'en dégageait.

Elle enfila ses jeans noirs, son gros pull, ses baskets, décrocha le sac de sport, y fourra quelques affaires sélectionnées aveuglément, et elle partit.

Dès qu'elle posa le pied dans la rue, le froid la prit à part, la tenaillant, tentant de la mordre. Mais elle était prête. Prête à avancer, prête à se battre s'il le fallait, prête à apprendre.

Elle marchait en posant les yeux sur ces bâtiments qu'elle connaissait si bien. Les maisons de ceux avec qui elle avait grandi. Ou plutôt de ceux qu'elle avait regardé grandir ensemble pendant qu'elle restait à l'écart, se posant déjà des questions auxquelles elle n'avait pas de réponses. Les magasins dans lesquels elle n'avait jamais osé rentrer, de peur de devoir échanger plus qu'un bonjour avec les vendeuses. La boulangerie devant laquelle elle était passée tous les matins pendant des années, s'arrêtant chaque jour quelques secondes pour humer, les yeux fermés, les odeurs de pain frais qui la faisaient frémir de bonheur.

Elle ouvrit les yeux. Cette nuit, pas d'odeur de pain tout juste sorti du four. Pas d'éclats de voix provenant de la boulangerie dans laquelle le patron et la patronne se chamaillaient devant les clients. Juste des lumières éteintes. Et une affichette sur laquelle on annonçait la recherche d'une

vendeuse en boulangerie. Elle posa les yeux dessus sans vraiment la lire, et repartit.

Elle fuyait, n'ayant autre poursuivant que ses propres peurs. Sans trop savoir où elle allait, elle avançait. Elle voulait tout, partout. Elle voulait du grand, du plein, du vivant. Elle le trouva loin de ce qu'elle pensait être chez elle. Loin de cette ville qu'elle connaissait par cœur. Loin de cette zone de confort pourtant devenue si inconfortable. Elle comprit qu'on lui avait menti. Elle comprit qu'à trop la préserver, on l'avait exposée à l'ignorance. Elle comprit qu'on ne pouvait lui dicter une vérité. Qu'une vérité était unique et personnelle. Et elle chercha ses propres vérités.

Un soir, elle rencontra l'homme. Il était venu à elle, elle l'avait suivi. C'était d'abord une voix.

Grave, un rien rauque. Apaisante. Elle l'avait d'abord suivi dans son discours, captivée par cette musique. Il était intéressant. Il était beau, aussi. Beau dans ses paroles, beau dans ses gestes. La beauté qui attise le désir avant même de captiver le regard. Alors elle l'avait suivi plus loin. Après un verre, ils étaient passés du froid de la rue au chaud des corps. Il la guidait, elle le surprenait. Ensemble, ils avaient dansé dans les draps. Ils n'avaient fait qu'un.

Il l'avait aimée quelques heures. Elle l'avait aimé trop longtemps. Elle s'était égarée une nouvelle fois, elle avait perdu son chemin en s'accrochant à quelque chose qui la blessait. Elle avait tiré de sa douleur toutes les leçons qu'elle avait pu. Elle s'était souvenue de cet égoïsme qui l'avait délivrée, celui pour la première fois l'avait faite se sentir entière. Un goût amer dans la bouche, en colère de s'être sentie si faible et vulnérable, elle était repartie, plus forte.

Une autre fois, elle avait rencontré la femme. La nuit, dans la pénombre d'une boîte, entre deux flashes aveuglants, elle avait aperçu ce corps. Désarticulé au rythme des basses, une anarchie du mouvement pourtant entièrement maîtrisé. Une aura subjuguante autour d'une simple silhouette. Elle avait été séduite. Elle la voulait.

Puis, elle avait hésité. Une femme ?

La longue chevelure du corps dansant avait balayé les doutes. Elle l'avait eue. Alors qu'elle n'avait vu qu'un corps au milieu d'une foule, elle découvrit une âme, profonde et intrigante. Blessée, peut-être blessante, mais fascinante. Elles s'étaient aimées, fort. Peut-être trop fort. Elles s'étaient laissées dévorer par cet amour, omniprésent, devenu étouffant.

Alors elle s'étaient haïes. Déchirées par des jalousies perverses, elles s'étaient quittées pour ne plus se retrouver.

Elle avait perdu un amour, mais gagné mille vérités. Elle prenait des forces en prenant des coups. Et elle continuait d'avancer. Elle pensait, de plus en plus loin. Sans forcément voir où elle

allait, elle commençait à voir d'où elle venait, et ce qu'elle fuyait. À comprendre. Elle sortait peu à peu de l'ombre. Et si elle y retournait, c'était pour y rechercher quelque chose qu'elle avait besoin de trouver.

Elle était de plus en plus belle. Belle de ses expériences, belle de ses connaissances. Pourtant, alors qu'elle reflétait ses forces, sa beauté biaisait le regard que l'on portait sur elle. Un regard souvent dur. Effrayé par la différence. Le regard d'envieux ne sachant pas ce qu'ils jalouent, mais préférant la barrière de la haine plutôt que la prise de risque d'un amour inconnu. On la scrutait, on la jugeait, on parlait d'elle. Parce qu'elle était belle, et libre. Elle était belle parce qu'elle était libre, et c'est cette liberté qui rayonnait.

Elle avait gardé la tête sur les épaules un certain temps, ne réalisant pas. Elle vivait, sans se soucier de ceux qui l'entouraient. Mais elle s'était perdue quand elle avait compris cette beauté. Autour d'elle, on se chargeait constamment de la lui rappeler. Le regard envieux des femmes, celui plein de désir des hommes. Elle avait compris un jour le pouvoir que cela lui conférait. Les ravages que le charme pouvait faire. Elle pouvait tout avoir, tout le monde. Elle n'avait pas la force d'y résister. De résister à ce pouvoir qui s'offrait à elle. Peut-être pas l'envie non plus. Elle avait toujours soif.

Elle avait commencé par séduire. D'abord séduire pour le plaisir. Puis séduire pour un verre. Séduire pour un travail. Séduire pour un appartement.

Séduire pour de l'argent.

C'était si simple, et si excitant à la fois. Elle avait appris à se faire désirer. Elle avait appris les règles du jeu et était devenue une joueuse hors pair.

Elle avait commencé à fréquenter les grands hôtels. Ceux dont la décoration transpire le luxe, ceux dans lesquels chaque employé affiche le même sourire et est programmé pour satisfaire le client à tout prix. Elle, elle y venait pour que les clients la satisfassent.

Là-bas, elle ne croisait plus les regards de ceux qui la jugeaient auparavant. Là-bas, elle ne croisait que les regards de ceux qui la voulaient. Et qui pouvaient payer.

Elle s'était ainsi convaincue que sa beauté était monnayable, et qu'elle la ferait vivre. Chaque soir, le même rituel reprenait. Elle choisissait d'abord l'hôtel. Elle variait, pour ne pas qu'on la repère, et puis, surtout, pour ne pas revoir la même personne deux fois. Ensuite, elle choisissait la robe. Ni trop courte, ni trop longue. Assez classe pour se fondre dans la faune de ce type d'établissement, assez sexy pour dévoiler ses intentions.

Ces soirs-là, elle partait à la chasse. Assise au bar, elle se laissait d'abord quelques instants pour profiter du lieu. La musique, l'atmosphère, le décors, les gens. Tout ce faux la faisait se sentir vraie. Puis, elle repérait sa proie.

Un homme, parfois une femme. Seul, seule. Puis elle établissait un premier contact.

Un regard échangé, un sourire. Quelques instants d'attente, puis on venait la rejoindre. Elle se faisait offrir un verre. Bien que dans de tels établissements, les chances de croiser quelqu'un connaissant des soucis financiers, elle s'assurait néanmoins à chaque fois que la personne concernée avait les moyens de la satisfaire. En s'intéressant à ce que la personne faisait dans la vie, elle lançait ainsi une discussion. Elle-même parlait très peu, se contentant d'écouter. Hommes d'affaires, banquiers, riches héritiers... Tous trouvaient chez cette jeune inconnue une oreille attentive et inattendue. Après quelques verres, elle entrait dans un réel jeu de séduction, s'assurant un succès déjà presque promis d'avance. Elle avertissait les concernés de ses conditions bien particulières. Aucun n'avait refusé. Ils l'emmenaient dîner, puis ils montaient dans la chambre. Le matin, elle récupérait l'enveloppe avant de s'éclipser.

Elle ne voyait jamais la même personne deux fois. Mais elle s'était promis de leur faire l'amour comme jamais personne ne l'avait fait. Elle voulait incarner un fantasme, ce fantasme ultime qu'ils ne pourraient rencontrer qu'une fois dans leur vie. Le cliché de l'amante inoubliable qui disparaît ensuite pour toujours.

Elle leur offrait ce moment, et elle s'offrait l'illusion de compter à leurs yeux.

Elle ne voyait plus personne, sauf ces clients, rencontres éphémères et dénuées de tout sentiment. Elle n'aimait plus, ne riait plus, ne dansait plus. Elle couchait, dormait, récupérait son argent, s'en allait. Elle aimait à penser qu'elle avait trouvé là son bonheur. Après tout, les gens qu'elle fréquentait auparavant ne l'enviaient-ils pas ? N'avait-elle pas fui une jalousie démesurée ? N'était-elle pas une sorte d'icône, enviée, désirée ?

Un soir, elle se prépara comme d'habitude. Devant le miroir, elle maquilla ses lèvres. Elle enfila une robe noire, des escarpins rouges, et elle sortit. Installée au bar, elle recommença, comme la veille, comme chaque soir depuis des semaines. Puis elle observa.

Et son sang se glaça. À quelques mètres d'elle, il y avait l'homme. Celui avec qui elle avait dansé pour la première fois dans des draps, celui qu'elle avait aimé. Il l'avait vue. Il s'approcha, et l'embrassa. Un simple baiser, léger, dans le cou.

Il ne lui offrit pas de verre. Il ne l'emmena pas dîner. Ils montèrent directement. Elle ne savait plus. Elle ne comprenait plus, ne contrôlait plus. Les règles avaient changé. Elle prétextait une envie de se rafraîchir pour se réfugier dans la salle de bain. Elle s'assit toute habillée dans la baignoire vide, recroquevillée, haletante. Il la rejoignit. Il avait envie d'elle. Il voulut la relever, lui ôter sa robe. Elle se débattit, cria. Il la voulait, là. Il la plaqua contre le mur.

- Est-ce que tu m'aimes ?

Elle l'avait crié. Au milieu de la violence, elle l'avait crié. Il la regarda, ne répondit pas. Alors elle attrapa le pommeau de la douche, et elle frappa. Trois fois, fort. Il tomba, et ne bougea plus. Il ne

répondrait jamais.

Assise dans cette baignoire de chambre d'hôtel, pendant que l'eau ruisselait sur son visage et sur sa robe, nettoyant les goutte de sang sur ses mains, elle pleura. Elle pleura ses parents, dans les bras desquels elle aurait voulu être, à qui elle aurait voulu dire qu'elle les aimait, à qui elle n'avait pas donné signe de vie depuis des moi. Elle pleura les gens avec qui elle aurait du grandir, mais qui n'avaient jamais su la comprendre. Elle pleura sa différence. Elle pleura la femme qu'elle avait aimée puis haïe. Elle pleura tous les regards qu'elle avait essayés. Elle pleura cette ville où elle était née et où elle avait voulu mourir. Elle pleura les hommes et les femmes avec qui elle n'avait passé qu'une nuit. Elle pleura l'argent, qu'elle aurait voulu brûler. Elle pleura l'image qu'elle avait d'elle-même. Elle pleura l'homme qu'elle venait de tuer.

Elle voulait que l'eau la lave de cette tristesse, de tous ces regrets. Elle voulait se sentir propre. Elle attendit. Ça ne vint pas. Dans un ultime élan, elle se leva et partit avant qu'on ne la retrouve. Elle abandonna l'homme, l'hôtel.

Elle s'observa dans le miroir, celui devant lequel elle avait maquillé ses lèvres quelques heures auparavant. Devant elle, elle voyait ne voyait plus une fille. Elle voyait une femme.

Bientôt, elle abandonna aussi la ville. Dans cette ville, elle n'avait rien. Personne à qui dire au revoir, rien à achever, rien à regretter. Elle la laissa derrière elle, n'emportant que le bon, ce qui la portait vers le haut.

Elle ne fuyait pas. Elle avançait, en sachant où elle allait. Elle voulait du chaud, du connu, du confort. Elle voulait des bâtiments qu'elle connaissait, des odeurs qui la faisaient frémir de bonheur. Et elle savait où les trouver. Elle voulait qu'on la serre dans des bras, elle voulait qu'on lui dicte des vérités afin qu'elle puisse en tirer ses propres conclusions. Elle voulait de la lumière. Elle avait compris qu'elle avait voulu avaler une trop grosse gorgée du premier coup. Elle comprit qu'elle devait boire, et non pas se noyer.

Dans cette petite ville, on se sentait bien. Il y régnait une atmosphère chaleureuse et familiale. Pratiquement tout le monde s'y connaissait, se saluait en se croisant dans la rue et prenait quelques minutes pour discuter dès que l'occasion se présentait. Dans le parc, les enfants jouaient tous ensemble. Autour d'eux, les mamans profitaient du soleil en papotant. D'habitude, les sujets variaient. Les vacances à venir, le nouveau maître nageur plutôt charmant de la piscine municipale, les rumeurs de séparation entre William et Kate... Mais ce jour-là, les mères avides de ragots ne parlaient que d'une chose. La nouvelle vendeuse de la boulangerie du quartier. Le poste avait été long à pourvoir. Mais celle qui l'avait finalement obtenu intriguait. On la connaissait, évidemment.

Elle avait grandi dans la rue d'à côté. Elle avait toujours été celle qu'on trouvait jolie, mais trop étrange pour l'aborder. Mais un jour, elle avait disparu. On ne l'avait plus vue pendant des mois, et dans les bistrot, on racontait que même ses parents ne savaient pas où elle était. Elle était réapparue un matin, dans cette boulangerie. Le regard franc, fier, calme. Elle attrapait dans la vitrine les croissants chauds, qu'elle tendait aux clients comme une promesse.